

WALLONIA

ARCHIVES WALLONNES

d'autrefois, de naguère et d'aujourd'hui

RECUEIL MENSUEL

FONDÉ PAR

O. COLSON, Jos. DEFRECHEUX & G. WILLAME

ET DIRIGÉ PAR

OSCAR COLSON.

XVIII

1910

LIÈGE

Bureaux : 12, rue Léon Mignon.

IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE S. A.



PROGRAMME

Wallonia, revue mensuelle fondée en 1893 et qui paraît régulièrement depuis lors, est une publication à la fois historique, artistique et littéraire, strictement Wallonne.

Ses vues sont essentiellement patriotiques. Elle cherche, en exaltant les œuvres, en honorant les hommes de Wallonie, à donner à cette partie de la Belgique une meilleure conscience de son originalité, de sa valeur et de sa force. Elle combat la Lutte des races mais elle prône l'Emulation des Wallons et des Flamands dans l'étude de leur passé, l'estime de leur présent et l'espoir de leur commun avenir. Elle est d'avis que le patriotisme idéologique est dangereux, et que seul est légitime celui qui s'appuie sur un sentiment éclairé et bienveillant.

Elle condamne donc les exagérations flamingantes. Mais, avant tout, elle cherche à éclairer le Sentiment wallon par l'étude de ce qui, dans le présent et le passé de notre race, est de nature à mieux faire connaître, et donc mieux aimer, notre douce Wallonie, ses grands hommes et leurs grandes œuvres.

Sans s'abstraire de son pays politique, elle est *particulariste* en ce qu'elle favorise l'efflorescence des originalités provinciales, elle est *décentralisatrice* en faveur du réveil des anciennes capitales et centres, autrefois si riches en intellectualité.

Pour réaliser ce programme, elle fait appel aux hommes de science et aux artistes conscients de leur nationalité. Elle les unit dans un même effort désintéressé, en faveur de la Renaissance « ethnique » de la Wallonie, seule capable de doter à nouveau ce pays d'une vie propre et de le défendre contre les envahissements intellectuels contraires à son développement normal.

Wallonia est au reste absolument indépendante de toute politique, de toute philosophie particulière, de tout groupement organisé, de toute association quelconque.

Elle vit de ses propres ressources : œuvre spontanée et libre, elle attribue son succès au caractère général du Mouvement wallon qui s'affirme désormais dans toutes les classes de la Société, — et qu'elle entend servir, sans avoir la prétention de le diriger.

(Extrait d'une circulaire d'Avril 1901.)



Nanny Lambrecht. ⁽¹⁾

NANNY LAMBRECHT, que M^{lle} Maria BISCHOFF a, la première, fait connaître en Belgique, est un écrivain d'un talent tout à fait original, que nous recommandons à la sympathique admiration des Wallons, car elle connaît et aime notre race, qu'elle a célébrée dans une suite d'œuvres très remarquables.

Née à Kirchberg dans le Hunsrück, elle montra, dès son enfance, un vrai tempérament d'artiste. Forcée par la mort prématurée de son père d'assurer l'existence de sa famille, elle fit ses études d'institutrice et, pendant deux ans, enseigna à Malmédy. Là, elle perdit sa mère et se vit, pour des raisons de santé, obligée de renoncer à ses fonctions. Dès lors, elle se livra tout entière à la littérature, célébrant, chaque année, de nouveaux succès. Actuellement, elle vit à Aix-la-Chapelle avec une amie et prépare quelques livres, appelés, comme leurs aînés, à un grand retentissement.

Son premier ouvrage — « *Un drame dans la Fagne* » — a été couronné en 1904, au Jeux Floraux de Cologne et a paru, avec d'autres nouvelles, dans un volume intitulé *Was im Venn geschah*. Cette nouvelle a déjà été traduite en portugais et, avec la gracieuse autorisation de l'auteur, nous en donnons plus loin une version française. Les lecteurs verront combien elle intéresse les Wallons, non moins d'ailleurs que la plupart des autres écrits du même volume.

A notre point de vue encore, il faut mettre à part trois romans : « La maison du marais » (*Das Haus im Moor*, 1906); « la Dame aux statues » (*Die Statuendame*, 1908) et « le Pays de la nuit » (*Das Land der Nacht*).

⁽¹⁾ Voir MARIA BISCHOFF : *Nanny Lambrecht. Notice bio-bibliographique*. Dans Rev, bibliog. belge, 1909, XCIII-XCV. — *Nanny Lambrecht und ihr Vennroman « Das Haus im Moor »* von MAGDA MENN DE LASSAULX, Düsseldorf. Dans Dichterstimmen der Gegenwart, 1^{er} octobre 1906, 9-13. — KARL MUTH : *Nanny Lambrecht*. Dans Hochland, 1^{er} octobre 1908, 96-100. — L'article du D^r CASTELLE. Dans Bellage zum Münsterschen Anzeiger, 1909, n^o 3.

Dans le premier de ces romans, l'auteur nous montre la lutte d'un vieux wallon, propriétaire de tourbières, contre les progrès qu'apportent les Allemands. *La Dame aux statues* combine l'histoire intime d'un mariage avec celle de la germanisation de la Wallonie prussienne; inutile de dire que le livre abonde en types intéressants. Quant au *Pays de la nuit*, c'est la dramatique aventure d'un houilleur de Courcelles, affilié à une société secrète et condamné par le sort à tuer le père de sa fiancée, qu'il épouse d'ailleurs.

Partout N. LAMBRECHT montre combien elle connaît l'âme wallonne et même notre langue. Elle nous peint en beau, montrant souvent le contraste que notre foncière douceur forme avec la violence de notre langage quand la colère nous fait parler. Peut-être cependant nous fait-elle un peu plus tragiques que nous ne le sommes en réalité, avec notre terre-à-terre trop plein de bon sens. Mais nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre qu'on nous embellisse en nous idéalisant un peu.

S'il fallait passer en revue tous les écrits de l'auteur, articles, romans, drames — et il le faudrait pour l'apprécier à toute sa valeur — nous n'en finirions pas. Mettons cependant hors pair le roman de la *Pauvre pécheresse*. L'histoire se passe dans le Hunsrück et si l'auteur a beaucoup idéalisé, elle a cependant fidèlement observé ce qui se passait sous ses yeux. La dernière œuvre, un drame qui se joue dans une école normale, est poignante et donne aussi l'impression du vécu.

Le talent de l'auteur a été et est encore vivement discuté et, parfois, fort peu courtoisement : mais on ne discute que les maîtres.

La première raison de ces attaques, c'est sa technique même et sa langue. Elle a une forme à elle et narre souvent d'une façon abrupte : un mot lui suffit quand nous attendons au moins une phrase; et l'inverse aussi se produit.

Dominant le riche trésor de la langue allemande, l'augmentant même à l'occasion, elle a des tours qui n'appartiennent qu'à elle. Aussi faut-il parfois faire effort pour la suivre et ce n'est pas mince affaire que de la traduire fidèlement.

Une autre raison, c'est que, dès son début, on proclama en Allemagne que Nanny LAMBRECHT était une Clara Viebig catholique. Mais c'était se méprendre : c'est une artiste sincère, sans plus. Aussi les partis qui ont voulu s'emparer d'elle ne pouvaient qu'éprouver des déceptions. Ainsi il paraîtrait que l'évêque de Fribourg a interdit *Pauvre pécheresse*. Dans ce roman figurent, il est vrai, deux prêtres : l'un, qui s'accommode peut-être un peu trop à la vie rustique; l'autre, plus jeune, qui est animé d'un zèle ardent. Ils peuvent ne pas nous être toujours sympathiques; mais, à coup sûr, ils nous semblent peints d'après nature et sont, en tout cas, parfaitement respectables. Ainsi le D^r Castelle, critique catholique, ne partage-t-il nullement ces susceptibilités, que nous avons peine à comprendre.

Une troisième raison, c'est que, comme toute artiste, N. LAMBRECHT observe la vie et abstrait des types d'individus qu'elle connaît. A ce jeu, elle doit ajouter, retrancher, modifier et dire ainsi plus et autre chose que la réalité. Et les individus, qui se croient visés, d'ameuter le voisinage. Aussi

l'auteur a-t-elle été mise au ban de Malmédy. Et pareille aventure arrivera à tout artiste courageux. MANN a longtemps été exilé de Lubeck pour en avoir trop bien peint la société et si l'on vient de l'y recevoir en triomphe, c'est que la gloire d'avoir produit un grand romancier a vaincu la rancune de petite ville des Lubeckois. Quant à STILGEBAUER, l'auteur du beau roman de *Götz Krafft*, nous croyons qu'il n'oserait pas encore se montrer à Francfort, dont il a peint quelques types d'une façon trop ressemblante.

Mais nous, qui sommes étrangers, ces commérages de petite ville doivent nous laisser froids et nous nous faisons un devoir de présenter à Nanny Lambrecht l'hommage de notre sincère gratitude, car, communiquant sa science et son amour, elle a fait connaître et aimer les Wallons en Allemagne.

VICTOR CHAUVIN.

Un drame dans la Fagne

NOUVELLE

par Nanny LAMBRECHT

Trad. de L. Jeanclair.

Des brumes blanches planent au-dessus des marécages.
L'air est étouffant et s'imprègne de senteurs vaseuses.
C'est le soir sur la fagne...

Il fait chaud et lourd dans l'étendue infinie des bruyères en fleurs.

Une teinte rougeâtre se joue sur le bleu mat des hauteurs qui semblent suspendues dans l'atmosphère lointaine.

Le tout se confond, le ciel et l'étendue déserte.

Le rouge a des miroitements d'or et le bleu et le vert.....

Le marais tout entier tremble, vibre et rêve sous les derniers rayons horizontaux qui flamboient.

L'ardeur brûlante embrase les flaques.

Là-dessous bouillonne et suinte le sol pâteux.

Des insectes luisants rampent sur la fange et grimpent le long des genêts jaunes et des jones.

Silence sur la fagne, silence de mort...

Voici venir d'humides vagues d'air qui arrivent de la mer si lointaine et agitent les buissons des aïrelles fleuries et soufflent sur les vastes espaces de la brande. Dans les jones, s'effare la vipère; elle serpente au travers du fourré par dessus le sol caillou-

teux et les morceaux de tourbe et regagne son repaire chaud et bourbeux caché sous la bruyère.

Là où s'amoncelle un tas de morceaux de tourbe, au milieu de la lande en fleurs, une corneille s'envole en agitant violemment les ailes, au travers de l'étincellement du soleil, et une tête émerge la chevelure raide et jaunâtre, si embrouillée que les fleurs de bruyère s'y accrochent.

Cet homme qui a dormi, ou peut-être épié, se redresse sur ses coudes, puis sur ses larges mains osseuses, puis allonge sa maigre poitrine hors de la bruyère.

C'est Qwèrin Watlet.

Il lève sa tête mince aussi haut qu'il le peut, la tourne à droite, puis à gauche, comme tantôt la corneille qui cherchait des vers et n'apercevant rien, il mâchonne entre les dents un juron, et dit : « Diâle ! il viendra... »

Puis il se redresse tout à fait et se tient tout debout et tout raide, semblant presque aussi outragé par les intempéries que la petite tour de la chapelle voisine des Fischbach où, la nuit, il doit sonner la cloche d'alarme.

« Diâle », dit-il de nouveau, quoiqu'il ne soit pas wallon. Il n'a dit à personne d'où il venait ; d'ailleurs, pour remettre sur la bonne voie les gens en détresse dans la fagne déserte, on pouvait prendre quelqu'un sans lui demander de renseignements sur son compte.

Comme le marais qui semblait figé, tout semblait figé en lui : le regard acéré et le visage hâve — seul le cœur demeurait insondable comme la bourbe et nourrissait en soi une ardeur chaude, sourde et consumante. Son amour brûlait comme sa haine !

Tel était Qwèrin Watlet et c'est Madlène qui l'avait fait ce qu'il était.

Mais quelque chose le jette à bas, qui le terrasse comme l'éclair et le couche sous la bruyère.

Il est étendu maintenant et halète, et seule sa tête apparaît jusqu'aux yeux, au-dessus de la surface fleurie ; mais ces yeux luisent dans l'étendue déserte comme deux yeux de tigre.

Un cahot, un cliquetis ébranlent le sol de la fagne, sur lequel son corps est étendu tout plat et ce lointain retentissement bat dans le sol comme un pouls puissant.

Un imperceptible point noir surgit dans la vibrante et lumineuse atmosphère.

Qwèrin Watlet sourit ; il est effrayant quand il sourit.

« Qui l' bon Diu m'wâde du t' ruvèye ! s'il vient à présent, et s'il sifflote distraitemment, comme on le fait quand on est heureux — si tu es heureux, Andri Goffin, tu l'es aujourd'hui pour la dernière fois ! Il y a en moi quelque chose qui pourrait le tuer, celui qui serait heureux ! »

Puis il se tait ; on peut entendre sa bouche qui se referme et ses dents grincer.

Le point sombre dans le lointain, on le voit maintenant avancer. Un solide cheval ardennais s'ébroue par devant. C'est la charrette à tourbe d'Andri Goffin. Sur la planche, qui, des deux bouts, s'appuie aux bords de la carriole, contre l'ordinaire, on voit deux personnes assises — et les blanches vapeurs du brouillard voltigent autour d'elles et la corneille tournoie par dessus.

Andri frappe avec son fouet après elle et elle croasse, volète et disparaît dans le brouillard et les tourbillons multicolores de l'horizon.

Un rire clair la poursuit. Il n'y a que Madlène qui sache rire ainsi.

« O Andri Goffin ! si tu viens et que tu sois heureux !... »

Et Andri Goffin est heureux. En lui rien ne brûle, ni ne dévore — son bonheur, qui lui vient de Madlène, rayonne en lui, sur lui, comme une douce auréole.

Quand il quitte Xhoffraix, Madlène est déjà à la fin du village et l'attend, pour qu'il l'emmène le bout de chemin jusqu'au Moulin à tan où elle demeure. Le raide chapeau des paysannes d'Ardenne encadre comme une coiffe son frais visage ; sur la nuque retombe le voile de mousseline blanche. Cette mode wallonne n'est pas belle ; mais la jeune fille est vigoureuse, jolie et fraîche ; Andri Goffin, Qwèrin Watlet et d'autres prennent plaisir à elle.

Ces autres l'aiment comme elle les aime, à la danse, à la sortie de l'église, dans les prairies des bois et à la fontaine, où ils badinent et plaisantent.

Qwèrin Watlet, lui, aime comme un carnassier ; seul Andri Goffin sait aimer comme elle le désire, tranquillement, avec assurance, parfois d'une manière un peu hardie.

Et alors, il la taquine comme il le fait maintenant.

« O Aïe, Madlène, comme enfant tu avais bien peur de la fée du brouillard. Quand les brumes s'élevaient dans la fagne, tu te sauvais en disant « Louk vola, Andri, la chevelure de la dame du brouillard ».

— Je n'aime pas le brouillard, répond-elle ; et elle frissonne.

Celui qui se fourre là-dedans n'en sort plus et je pense, Andri, que tu n'aurais pas besoin de passer justement si tard dans la fagne.

— Taisse-tu donc, feïe, il ne peut rien m'arriver de plus grave près de toi que d'être pris dans les cheveux de la fée des brumes.

Il lui repousse le chapeau dans la nuque, avec lui les lourdes tresses et fourre la tête dedans.

Puis il la regarde en riant « Ayou ! »

— Lache-moi, Andri.

— Ris plutôt, Madlène, cela siéd mieux à ton visage.

— Je ne le peux pas. Lais-me è pây.

— Eh bien ! alors, chantons, Madlène, mais quelque chose de gai.

— Retournons en arrière, Andri.

— D'abord, chante.

— Non, d'abord rebroussons.

— Nous allons compter aux boutons, veux-tu ? « Âïe ? »

Maintenant force lui est de rire aussi — ce serait enfantinement joyeux si seulement l'obsession voulait s'apaiser en elle !

Il saisit le rang de boutons de sa taille et commence sérieusement « Âïe — nenni ! »⁽¹⁾.

Le cheval sent les brides plus lâches, rejette en l'air sa tête à longue crinière et souffle de la vapeur par les naseaux.

Anxieusement, Madlène saisit la bride et dans son hâtif mouvement, rencontre aussi la main d'Andri. Les doigts de la jeune fille glissent entre ceux d'André. Tous deux se sentent devenir rouges et brûlants et confus. Elle retient son souffle parce qu'elle pense qu'il pourrait entendre son cœur battre contre son petit corselet noir.

« Que chantons-nous ? » demande-t-elle oppressée ; elle retire sa main et détourne ses regards vers le marais.

Il ne trouve rien à répondre, mais un désir grandit en lui qui soulève sa large poitrine à la faire éclater.

Comme elle ne le regarde pas, comme il ne voit pas dans ses yeux la brûlante interrogation, sa timidité s'évanouit et, doucement, il entoure de son bras les épaules de Madlène.

Elle tressaille sous l'étreinte ; un charme semble les tenir en suspens. Si seulement il osait lui dire combien il l'aime !...

Mais le sentier change de direction.

(1) Procédé de divination : on passe d'un bouton à l'autre en répétant oui, non, — le dernier bouton détermine la décision à prendre.

Voici le chemin de Madlène et elle se lève vivement.

« Eh bien ! Andri, arrête ! »

Il la saisit par les hanches et se met à rire : « Jete tiens, Madlène ».

Mais elle pâlit et se dresse dans la carriole.

« Andri ! Binamé bon Diu ! J'ai vu un homme dans la bruyère ! »

« Pô vèy ? fait-il gaiement. Sans doute l'homme noir du marais, hein ? »

Il est debout auprès d'elle et l'apaise comme un enfant peureux.

« Ne t'inquiète pas, m'feïe, je serai rentré avant la tombée de la nuit. »

Il aide Madlène à enjamber le bord de la carriole jusqu'à ce qu'elle soit sur le timon.

Elle tient la main d'Andri et le regarde longuement, craintivement, mais cependant avec un reflet clair et joyeux dans le regard, qui montre au jeune homme son désir — un profond et chaud désir.

Il est obligé de se pencher pour l'entendre, tant elle parle bas.

« Hier Qwèrin Watlet est descendu au moulin et — devines-tu ce qu'il voulait ? Il a montré au père un cahier avec lequel il a frappé trois fois sur la table : « Voilà, maître, a-t-il dit, de quoi a l'air un livret de caisse d'épargne. » Après avoir additionné tous ces nombres, le père s'est gratté derrière l'oreille en disant : « Saprستي ! » Et après, il a dit à la mère, mais si haut que je ne pouvais faire autrement que de l'entendre « : Quand on examine convenablement Qwèrin, on ne le trouve vraiment pas si laid. » C'est ainsi que pense le père et maintenant tu le sais, Andri — et le cœur me manque d'y songer. »

Elle voudrait retirer sa main. Mais il la tient si fort que cela lui fait mal ; de l'autre il tire la bride, et, avec un recul, le cheval s'arrête. Les veines gonflent les tempes d'Andri, la colère flambe dans ses yeux.

« Houte, Madlène, avant que Qwèrin Watlet ne vienne et ne fête ses noces au moulin ! — à présent je te le dis ! — avant cela nous périrons tous les deux » Elle tremble comme si l'arrêt de son destin était prononcé. Il s'en aperçoit, s'adoucit et lui sourit de nouveau. Une mouche encercle de son vol le visage de la jeune fille et s'affole dans les rubans pendants du chapeau.

« Lu mohe ! » crie-t-il, et il essaye de l'attrapper avec son bonnet, « lu mohe ! » Il veut secouer la sourde angoisse qui l'opprime et être joyeux. Une gaieté sauvage le saisit.

« A présent, nous allons chanter « lu mohe », ayon Madlène ? »

Il fredonne la chanson populaire wallonne de la mouche qui se

laisse attraper par l'araignée. Souvent, comme, enfants, ils se sont blottis ensemble pour se renvoyer l'interminable refrain.

Ils l'entonnent cette fois encore tout d'une haleine. C'est joyeux comme au temps de leur enfance. Et Madlène, à l'aide d'Andri, escalade le timon et saute par terre.

Pauve mohe, qui n' tu sâvéve-tu !

chante-t-elle, et elle s'en va.

Lui s'en va aussi — et ils continuent à chanter.

Pauve mohe ! qui n' tu sâvéve-tu !

Wi-ce don ? Podri les cabus...

Et le chant rétentit loin dans la solitude de mort de la fagne. Une dernière fois, Madlène s'est retournée : elle penche espièglement la tête sur le côté et lance le refrain :

« Pauve mohe ! qui n' tu sâvéve-tu !... »

Puis elle prend le tournant du sentier...

Lui ne rit plus : à côté de la tête du cheval, un homme a surgi, qui répète avec un ricanement de mépris :

« Pauve mohe ! qui n' tu sâvéve-tu ! »

Puis il saisit par la bride le cheval qui s'arrête.

« Andri Goffin, nous avons à parler ensemble.

— Que te faut-il, Qwèrin Watlet ?

— Ce qu'il me faut ? Grand Diu ! Je te tuerai si tu veux être heureux.

« Je le veux. Et bien, Qwèrin Watlet, *je le serai*. Vive l'amour ! »

Madlène entend un cinglant coup de fouet, un cri — ou mieux, un hurlement. Epouvantée, elle se retourne.

Dans un nuage de poussière, elle aperçoit le cheval ardennais, la crinière au vent — la carriole qui rebondit sur le sol inégal — par derrière, un homme qui court, un homme haletant, en démenée.

Il se pend à la paroi, au risque de la vie et s'y entortille — et voilà qu'il surgit à côté d'Andri, allonge sa tête mince et lui ricane au visage — ce qu'il lui crie retentit comme un croassement de corneille au travers du marais. C'est toujours le même refrain :

« Pauve mohe ! qui n' tu sâvéve-tu ! »

Aucun muscle du visage d'Andri ne bouge ; il ne souffle mot. Le pied arc-bouté contre le bord antérieur de la carriole, d'une main repoussant l'ennemi, de l'autre guidant le cheval haletant, il se dresse, pareil à l'un de ces conducteurs de l'antiquité comme on pourrait les voir au fronton du Panthéon.

D'un coup, il repousse son dangereux adversaire, et frappe le cheval, de sorte que ses sabots, en un sourd trépignement, retentissent sur le sol marécageux et que ses flancs qui fument rebondissent contre le timon de la voiture. Cliquetis de harnais. Grincement de roues. Les planches de la carriole sautent hors des jointures. Quelque chose tourbillonne derrière la charrette dans sa fuite bruyante : les cheveux au vent, les vêtements qui volent.

Sifflant, l'haleine des hommes en lutte, sort de leur poitrine. Le cheval ardennais se cabre et une écume rougeâtre lui tombe par flocons de la bouche.

La jeune fille gémit, prie, sanglote... et plus épaisses les brumes descendent.

Le soir tombe, en silence.

Les pieds de Madlène effleurent à peine le sol, elle suffoque tant le cœur lui bat. Enfin, elle a atteint l'équipage et court à côté du cheval.

Dans une lutte muette s'enlacent les hommes ; de tous leurs muscles, ils s'étreignent comme liés par des cordes de fer. Poitrine contre poitrine, leur haleine gémissante, sifflante, éclabousse leur visage. Leurs yeux s'agrandissent et des regards sombres brillent au fond comme ceux d'un homme dans l'angoisse de la mort. Madlène se cramponne à la limonière et se laisse traîner. Elle accroche le cheval par la crinière et crie : « HÛ Yoh ! Yäck, hue ! hop là Yäck, Yäck ! » Voilà qu'elle saute de côté, avec un cri de douleur. La mèche aigüe du fouet lui a passé sur le bras nu et brûle comme une ligne de feu. Le regard d'Andri la cherche suppliant, conjurant, et alors elle comprend pourquoi il a dirigé le coup de fouet vers elle.

Le cheval fait un saut vigoureux sur le côté et s'élançe follement dans le marais, dans le brouillard, dans la fange...

Elle se jette vers le sol de la fagne et s'accroche les mains dans la bruyère humide.

« Sainte Bâbe, aidez-moi, aidez-le », gémit-elle. Et elle ne pense qu'à lui et à elle et au ciei qui *doit* aider.

Les sabots du cheval rebondissent plus sourdement sur le sol mouvant — ils sont au milieu du marécage. Un cliquetis et un hennissement strident. Les corneilles croassent. Le cheval fume, la fange fume. Tintements, trépignements, gémissements, roulements, reniflements... puis un choc !... — contre la souche d'un bouleau pleureur la roue rebondit — elle craque, grince, vole en éclats... Dans la vapeur du brouillard disparaissent cheval et charrette et l'ennemi avec l'ennemi. De ses sabots puissants, le

cheval ardennais frappe furieusement le sol spongieux et s'enfonce.

Qwèrin Watlet vole au dehors et donne sans connaissance contre les débris. Par dessus le timon de la charrette et par dessus le cheval, Andri vole dans le marais !...

Alors le silence tombe et les brumes blanches voltigent au-dessus du borbier.

A côté d'Andri Goffin, les sabots du cheval piétinent et l'enfoncent plus profondément dans le chaud limon. Le cheval lui secoue sa crinière dans la figure et souffle sur lui son haleine oppressée.

« Paix Yäck », râle-t-il, et il caresse l'animal. Le cheval lui fait de grands yeux intelligents, fidèles et obéissants et s'enlise plus profond — avec lui. A présent, Andri, appuyé sur le cou vigoureux de la bête, essaye de se redresser, mais chaque mouvement l'engloutit plus sûrement.

Alors il se tient immobile et il attend..... Qu'attend-il donc ? la mort ?...

Oui, la mort et puis l'arrivée de Madlène avant que le limon le dévore. Il ferme les yeux — des images confuses miroitent en lui — un tourbillon de couleur l'encercle — et le limon lui écrase chaudement et lourdement le cœur. — Un cri de douleur l'éveille et c'est Elle qui est là devant lui. Tout contre lui, sur le dos du cheval.

« Arrière ! râle-t-il, tu es dans ta tombe ! » Il élève, conjurant, les mains vers elle.

Elle, cependant, de ses bras vigoureux le saisit et essaye d'arracher au marais meurtrier la proie si chère, si aimée.

« Tiens-toi à moi, Andri ! lui crie-t-elle, Yäck nous portera tous les deux. Si même il doit alors disparaître... »

Il lui fait signe de la tête et attire à lui le cou du cheval ; de l'autre bras, il se cramponne à Madlène et Yäck demeure immobile avec un long regard fidèle, intelligent et soumis.

— Peut-être l'instinct lui dit-il ce que ces pauvres humains en détresse ne reconnaîtront qu'après un long effort : que tout est en vain, le marais ne rend pas sa proie.

Entretiens, le puissant poitrail du cheval est complètement englouti. Seule, la tête se tend encore, raide et fixe par dessus la surface bourbeuse. Déjà les pieds de Madlène descendent dans le limon.

« Arrière ! supplie-t-il — tu dois vivre — Arveie vihe !... »

Alors elle sourit paisiblement et se penche vers lui et murmure avec une telle béatitude qu'on la croirait au jour des noces :

« Trop tard, Andri ! tu vi, la fange me tient déjà — et toi — toi tu me tiens et tu tiens ta parole. Sinon, Qwèrin viendra et fêtera la noce au moulin et c'est pour cela que nous devons mourir ensemble — mourir ! Tu entends, Andri ? Je ne puis plus reculer. Emmène ta fiancée avec toi. Oh ! mi binamé ! »

Il ouvre les yeux, fait signe qu'il consent et sourit, transfiguré, puis étend les bras vers elle et l'entraîne avec lui dans la mort et la destruction. Leurs visages s'inclinent l'un vers l'autre — il embrasse à les rougir ses lèvres blanches... Ainsi ils sont bien ensemble doucement, chaudement, amoureusement et, unis, ils descendent là-bas, où il fait sombre, insondable, suffocant et vaseux...

Les lèvres d'Andri remuent et elle écoute : « Dieu soit clément — à nos pauvres âmes. »

Alors elle se redresse une dernière fois — une soif de vivre s'éveille tumultueusement en elle... La vie !... la vie !... ô la vie si délicieuse ! ô l'amour !... Mais, impitoyable, la bourbe la contraint en arrière — un souffle lui monte aux lèvres : « Amen... »

A côté des débris de la carriole, un homme se meut. Les membres raides, la tête lourde, il se lève et regarde vaguement autour de lui.

A ses côtés, les éclats de la charrette — devant lui le marais — et, au milieu, Dieu du ciel ! quelle horrible image la lune éclaire-t-elle là ?

Deux visages figés au-dessus du marécage, tournant vers lui leurs yeux vitreux — à côté, la moitié d'une tête de cheval et puis encore, une main de femme dressée contre le ciel, comme pour le serment, comme pour l'accusation. Il s'enfuit — il court comme un fou : par derrière, les âmes des victimes lui donnent la chasse.....

Sur les carreaux de pierre de la chapelle, il demeure étendu des journées durant ; pendant la nuit, il se suspend comme un insensé à la corde de la cloche et sonne, sonne — oh ! que n'est-ce son propre glas qu'il sonne ainsi !

Ce que les gens de la vallée se contaient du sonneur ?

Il paraîtrait que, jour après jour, il est assis entre deux croix de bois et regarde fixement le marais.

Trente-quatre malheureux ont été sauvés par lui au cours des années.

Mais il en est deux qui manqueront toujours à son repos...



Les Pourquoi ⁽¹⁾

1

Pourquoi Février n'a que vingt-huit jours

1. Conte d'Entre-Sambre-et-Meuse

Tout au commencement du monde, quand Février était encore garçon, il était un enragé joueur de cartes. On n'a jamais vu un joueur pareil !

Mais il perdait toujours, et l'on avait beau le remontrer, il ne se corrigeait point.

Un jour qu'il ne lui restait plus qu'un escalin, il engagea une dernière partie avec ses deux voisins, Janvier et Mars.

Comme Février perdit encore, il demanda sa revanche, et n'ayant plus d'argent, il joua un jour à Janvier et un jour à Mars.

C'est encore Février qui perdit la partie.

Et voilà pourquoi Janvier et Mars ont trente-et-un jours, pendant que Février n'en a que vingt-huit.

De temps en temps, on lui en donne un pour qu'il ne s'attriste pas trop.

Conté en wallon par JEAN FLANEUR
(LOUIS LOISEAU) dans *li Marmite*,
n° du 16 février 1896.

2. Conte hesbignon

Dans son jeune temps, Février était très amoureux. Pendant qu'il s'amusait, ses deux voisins Janvier et Mars lui volèrent chacun un jour.

(1) Voir des séries de « Pourquoi » dans nos tomes I, II, III, IV et VI.

Quand il revint, il entra dans une grande colère.

Il constata de plus que Janvier avait rempli d'eau tout ce qui lui restait.

« C'est égal, dit-il : d'un pet j'enverrai tout cela chez Mars. »

Et c'est pourquoi, au grand dépit de Janvier, le petit Février vente chaque fois tant qu'il peut, et Mars est toujours fort mouillé.

Recueilli à Hermée, de la bouche
de Jeannette C..., couturière.

II

Pourquoi les hommes ont de la barbe

Tout le monde sait que Dieu a créé le monde en six jours, et que le sixième, il a fait l'homme. De ce temps là, Saint Pierre était encore pour longtemps dans les fosses ⁽¹⁾, et c'était l'archange Saint Michel qui était le bras droit du bon Dieu et qui allait partout avec lui ⁽²⁾.

Donc, le sixième jour, ils descendirent sur la terre et, avec beaucoup de soin, ils firent un bel homme avec de la boue : sitôt fini, ils le mirent sécher au soleil ; et les voilà retournés chez eux, en attendant qu'il soit sec.

Un peu après, passe un singe, qui s'arrête tout étonné en apercevant l'homme étendu sur l'herbe.

— Diable ! dit-il, voilà un singe beaucoup plus grand que moi !

Et, peureux, il commence par tourner tout autour, sans oser trop s'en approcher. Voyant que l'homme ne bougeait point, il s'enhardit et bientôt il en arrive à lui faire des grimaces.

L'autre ne bougeait pas toujours ; le singe devient plus hardi, si bien qu'à la fin, il arrive tout auprès et se rassure tout à fait en voyant que l'homme ne vivait point.

Comme tous les poltrons, le singe a voulu se venger d'avoir eu peur, et il a osé s'asseoir juste sur la figure de l'homme, où il a fini par s'endormir.

(1) Au pays de Namur et de Charleroi, on dit aux enfants qui s'inquiètent de leur naissance, qu'on les a trouvés dans les houillères, en wallon, « dans les fosses ».

(2) Il y a tout un cycle de contes donnant les aventures de Dieu et saint Pierre sur terre. Voyez les Tables.

Une heure après, le bon Dieu et Saint Michel sont revenus pour donner la vie à l'homme et ils ont chassé le singe.

L'animal s'est enfui.

Seulement, l'homme de terre avait séché, et les poils du singe sont restés collés sur le visage de l'homme.

Voilà pourquoi, depuis lors, les hommes ont de la barbe au menton, et les singes ont le derrière pelé !

Résumé de *Li Marmite*, de Namur, n° du 8-5-04, reproduit dans *Aurmonaque del Marmite*, 1905, p. 77. Variante de Charleroi dans *l'Wallonia d'Charlerwet*, n° du 29-8-08.

O. COLSON.



Mariye èt Janquèt.

Conte populaire.

C'esteû 'ne fèy Mariye èt Janquèt.

Vola qu' leû papa les èvôye è bwès qwèri dès fahènes po fé dè feû.

Èt vo-les-la èvôye fwèrt lon, fwèrt lon. Ça fait qu' is alèt on pô trop lon, si bin qu' is s' pièrdèt.

Tot d'on còp, li p'tit Janquèt tome nâhi, si nâhi qu' i n' polève pus pwèrter s' fahène.

Adon, po l'aidî, li p'tite Mariye lès pwète eune a eune so ou p'tit boquèt, èt puis co 'ne fèy totes lès deûs' eune a eune so on p'tit boquèt... èt todis èvôye ainsi.

Mins, is èstît todis pièrdou, èt is n' ritrovit pus l' pid-pasè po nnè raler.

Ça fait qu' Mariye dit-st-a Janquèt :

— « Janquèt, Janquèt, gripez on pô so l'âbe èt s' louquîz s' vos n' veûrez nole mohone. »

TRADUCTION

C'était une fois Marie et Jeannot.

Voilà que leur papa les envoie au bois chercher des fagots pour faire du feu.

Et les voilà partis fort loin, fort loin. Ça fait qu'ils vont un peu trop loin, si bien qu'ils s'égarèrent.

Tout à coup, le petit Jeannot devient fatigué, si fatigué qu'il ne pouvait plus porter son fagot.

Alors, pour l'aider, la petite Marie les porte un à un sur un petit bout de chemin, et puis encore tous les deux un à un sur un petit bout... et toujours ainsi.

Mais ils étaient toujours égarés, et ils ne trouvaient plus le sentier pour revenir.

Ça fait que Marie dit à Jeannot :

— « Jeannot, Jeannot, grimpez un peu sur l'arbre et regardez si vous ne voyez pas de maison. »